

LA ROBE DE DISSENTION,

OU

LE FAUX-PRODIGE,

OPÉRA-COMIQUE

EN DEUX ACTES,

Joué à la Foire Saint-Germain, en 1726.

P E R S O N N A G E S.

LÉANDRE, *Cavalier François, Amant d'Isabelle*

DOM PÈDRE, *Cavalier Espagnol, amoureux d'Elvire.*

DOM FERNAND, *Cavalier Espagnol, amoureux d'Isabelle.*

ISABELLE, *Maitresse de Léandre, & Sœur de Dom Pèdre.*

ELVIRE, *Sœur de Dom Fernand, Maitresse de Dom Pèdre.*

OLIVETTE, *Femme de Guzman.*

LAZARILLE, *Valet de Dom Pèdre.*

GUZMAN, *Valet de Dom Fernand, Epoux d'Olivette.*

L'ALGOUAZIL, *Dom Harpalos.*

ARLEQUIN, *Dom Balivernos.*

TROUPE *de Femmes.*

TROUPE *d'Esprits Elémentaires.*

LES QUATRE NATIONS, *pour le dernier Ballet.*

La Scène est dans une Ville d'Espagne.

LE FAUX-PRODIGE,
OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Ville.

ARLEQUIN *vêtu à l'Espagnole, & suivi de quatre Danseurs, habillés en Esprits élémentaires.*

OH ça, camarades, vous voilà travestis comme il faut, pour représenter des Génies élémentaires. Que chacun de vous songe à bien jouer son rôle, quand il faudra danser. Entrez cependant dans cette maison, d'où je vous tirerai quand il en sera temps. Pour moi je vais... Mais j'apperçois mon Maître, qui n'a, je crois, guère envie de rire.



SCÈNE II.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE.

Air : Des folies d'Espagne.

CRuel Amour ! dont les funestes charmes,
Sous quelques fleurs cachent un noir venin ;
Tes feux vont donc s'éteindre dans mes larmes.

ARLEQUIN, l'approchant par derrière.

Éteignez-les plutôt dans le bon vin.
Un monologue amoureux ! & la larme à l'œil !

Air : Amis, sans regretter Paris.

Quoi ! vous donnez dans ces excès ?

Vous, aimer de la sorte !

Voilà qui n'est guère François ;

Ou le Diable m'emporte.

Mais il est vrai que nous sommes en Es-
pagne ; je vous pardonne ces folies.

*LÉANDRE, sans le regarder.**Air : M. de la Palisse est mort.*

Laisse-moi seul, ou tais-toi !

ARLEQUIN.

Votre chagrin me résiste ?

LÉANDRE.

Comment être gai, dis-moi.....

ARLEQUIN.

C'est de n'être jamais triste.

Air : *Mordienne de toi.*

C'est la vérité.

LÉANDRE, *le repoussant toujours sans le regarder.*

Laisse-moi, te dis-je,

Ta sotte gaîté.

Me choque & m'afflige.

Mordienne de toi

Et de.....

(*Le regardant tout à coup, & surpris de voir son habillement*).

Un habit à l'Espagnole ! Arlequin.

ARLEQUIN.

Air : *La jeune Isabelle.*

Paix, bouche indiscrette ;

LÉANDRE.

Est-ce bien toi.

ARLEQUIN.

Non.

Comme de jaquette,

J'ai changé de nom.

Maintenant en homme

Qui fait le gros dos ;

Arlequin se nomme

Dom Balivernos.

LÉANDRE.

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Dom Balivernos ! &, dis-nous,

Cet habit, ce nom, pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Bon ! les grands Seigneurs & les fous
N'ont d'autres raisons d'ordinaire,
Dans ce qu'ils font qu'un *je le veux* ;
Et je suis, je crois, l'un des deux.

LÉANDRE.

Oh, pour cela oui ; tu es un fou & tu ne
feras jamais qu'un fou. Regarde le bel effet de
tes promesses.

Air : Quand le péril.

Sur tes soins, tes pas & tes veilles ;
Tu voulois que je fisse fond !
Vois comme mes affaires vont ?

ARLEQUIN.

Vos affaires, Monsieur,
Elles vont à merveilles,
Ne craignez rien.

LÉANDRE.

Je ne t'ai donc pas dit que Dom Père donne
ma chère Isabelle, sa sœur, en mariage à Dom
Fernand.....

ARLEQUIN.

Qui donne aussi sa sœur Elvire à Dom Père ;
pardonnez-moi, je fais cela ; vous me
l'avez dit mille fois.

LÉANDRE.

Mais tu ne fais donc pas que ces deux ma-
riages là se font aujourd'hui ? dans une heure
ou deux au plus tard.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, je fais tout cela.

LÉANDRE.

Air : Quand le péril.

Que viens-tu donc, à mes oreilles,
Chanter que je ne craigne rien ?
Et que mes affaires vont bien ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, à merveilles.

LÉANDRE.

A merveilles !

Même air.

Quand tout s'apprête & s'appareille
Pour m'ôter l'objet de mes feux ;

ARLEQUIN.

Oui, je vous le dis, une, deux,
Et trois fois ; à merveille !

LÉANDRE.

Air : Dedans nos bois, il y a un Hermite.

Quelle vapeur te trouble la cervelle ?

ARLEQUIN.

J'ai le cerveau très-sain.

LÉANDRE.

J'ai contre moi le frère d'Isabelle,
Son devoir, le destin :
Dans les horreurs de cet état funeste,
Qu'est-ce qui me reste ?

ARLEQUIN.

Moi.

Moi ! moi ! je vous reste.
Moi, dis-je ; & c'est assez.

LÉANDRE.

La belle ressource !

ARLEQUIN.

Tenez-vous en repos seulement.

LÉANDRE.

Air : Des Pèlerins.

Ah, que ton avis m'importune !

Moi, du repos !

Quand l'impitoyable fortune.

Comble mes maux ?

Quand je touche au moment fatal,

Où la cruelle,

Va pour jamais à mon rival

Unir mon Isabelle.

Air : Quand je bois de ce jas d'Octobre.

Que peut faire pour moi ton zèle

En de telles extrémités ?

ARLEQUIN.

Une petite bagatelle

Que je vais vous dire ; écoutez.

Air : Amis, ne parlons plus de guerre.

Je vais délivrer Isabelle

De Dom Fernand ;

Il va se dédire auprès d'elle

Comme un Normand.

Je veux qu'à lui-même il lui plaise,
De vous l'offrir ;
Et que Dom Pedre soit trop aise,
D'y consentir.

Cela suffit-il ? Ne vous manque-t-il plus-rien ?

L É A N D R E.

Tu me contes là des prodiges , & je crains
bien.....

A R L E Q U I N.

Air : Menuet de la chasse.

Mettez la crainte bas !
J'ai pour vous , hélas !
Bien eu sur les bras
D'autres embarras !
Je cours de ce pas ,
Apprêter mes lacs :
Ne m'arrêtez pas.

L É A N D R E , *l'arrêtant.*

Air : Voulez-vous savoir qui des deux.

Arrête , mon cher Arlequin.

A R L E Q U I N.

Ménagez donc mon cazaquin.

L É A N D R E , *d'un air bien suppliant.*

Mets-moi plus avant , je te prie,
Dans un secret de qui dépend
Le repos de toute ma vie.

A R L E Q U I N.

Qu'un Maître amoureux est rampant !

Soit. Mais dépêchons donc. Vous savez que rien n'est si jaloux que les Espagnols ?

L É A N D R E.

Il est vrai.

A R L E Q U I N.

Que rien n'est si crédule que les jaloux ?

L É A N D R E.

J'avoue encore cela.

A R L E Q U I N.

Ni rien de si impudent que moi ?

L É A N D R E.

Je te le passe ; après.

A R L E Q U I N.

Eh bien ! mon impudence a bâti sur les Jaloux & leur crédulité, l'édifice de la plus jolie petite fourberie du monde.

L É A N D R E.

Voyons.

A R L E Q U I N.

Air : Amis , sans regretter Paris.

A Dom Fernand, votre rival,
Je viens de faire accroire,
Que je suis un Original,
Verfé dans le Grimoire.

Je lui ai dit que j'avois grand commerce avec les puissances élémentaires ; & comme vous savez ,

Air : Par bonheur ou par malheur.

Par bonheur ou par malheur,

Je

Je suis excellent joueur
 De cartes, de gibecière ;
 J'en fais tous les tours par cœur ;
 Et j'étois dès la lisière,
 Danseur , fauteur , voltigeur.

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Moyennant quoi j'ai fait cent tours,
 De souplesse & de passe-passe,
 Qui , secondés de mes discours ,
 Ont si bien bridé la bécasse ;
 Qu'on me croiroit , si d'un air franc
 J'avois dit que j'ai le teint blanc.

L É A N D R E.

Au fait. Que lui as-tu fait croire qui fasse
 à mes affaires ?

A R L E Q U I N.

Vous savez bien cette longue robe noire
 que m'a prêtée hier un Algouazil ?

L É A N D R E.

Eh bien , cette robe.....

A R L E Q U I N.

Fera notre fortune ; j'ai fait accroire à
 votre rival Dom Fernand , que cette vilaine
 robe noire étoit du plus beau couleur de feu
 du monde , & enrichie d'une broderie mer-
 veilleuse. Mais que ce rouge & cette bro-
 derie ne paroissent qu'aux yeux des maris,
 dont les femmes étoient irréprochables. Sa
 jalousie a pris feu.

Tome IV.

M

L É A N D R E.

Ah, je prévois ! il veut la faire voir au frère d'Isabelle, avant son mariage.....

A R L E Q U I N.

Justement. Il la dansera. Je tiens encore un prodige tout prêt, dans cette maison-là, pour achever de l'enjôler, & je vous promets.....

Air : *Y-avance, y-avance.*

Mais, voici Guzman, son valet,
A qui je deviendrais suspect,
S'il vous voyoit en conférence ;
Y-avance, y-avance, y-avance,
Ne gâtons pas la manigance.

S C È N E III.

A R L E Q U I N, G U Z M A N.

G U Z M A N, à *Arlequin qui s'en va.*

Air : *Ton himeur est Catherène.*

HOla, Monsieur l'Astrologue ;
Faisons les choses sans bruit.
Je suis dans le catalogue
De ceux que la robe instruit :
Je me suis mis en ménage,
Dont j'ai tous les sens ravis,
Car je crois ma femme sage
Sauf votre meilleur avis.

Air : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Aurai-je la permission
De regarder la robe ?

ARLEQUIN, *à part.*

Courage, l'hameçon est bon,
Tout le monde le gobe.

(*Haut.*)

Oui, vous la verrez, pourquoi non ?

G U Z M A N.

La faridondaine la faridondon
Que je vais être réjoui !
Biribi.

A R L E Q U I N.

A la façon de Barbari,
Mon ami.

(*Il s'en va*).

SCÈNE IV.

G U Z M A N, L A Z A R I L L E.

L A Z A R I L L E.

Q U'est-ce que c'est donc que cette robe ?

G U Z M A N.

Rien, rien.

L A Z A R I L L E.

Et ne pourrais-je pas la voir aussi ?

M 2

G U Z M A N.

Qui empêche ? Oui-da. Je le prétends bien
comme cela.

Air : Comme un coucou que l'amour presse.

Oh ça , mon ami Lazarille ,
Ton Maître & le mien , Dieu-merci ;
Ne vont faire qu'une famille ;
N'en faisons tous deux qu'une aussi.

Air : Très-volontiers , très-volontiers.

Disons-nous nos secrets ;
De compère à compère ,
De valets à valets ,
On ne se doit rien taire.
Parlons-nous d'amitié.

L A Z A R I L L E.

Très-volontiers , très-volontiers , j'y taupe.

G U Z M A N.

Et sur quel pié
Est ta moitié.

L A Z A R I L L E.

Ce n'est qu'une falope.

G U Z M A N , à part.

Cela vise au noir.

L A Z A R I L L E.

Air , du carillon de Mélusine.

Quand je suis hors de la maison ;
Son cœur est gai comme un pinçon :
C'est Margot carillon. Mais diantre !

Sitôt que Lazarille rentre ,
Gnin, gnan, gnon, gnán, gnin, gnán, gnon,
C'est mademoiselle Grognon.

G U Z M A N, *à part.*

Au noir, au noir ! tout droit au noir.

L A Z A R I L L E.

Et la tienne ?

G U Z M A N.

Je t'en dirai des nouvelles une autre fois ;
fais seulement ma commission auprès de ton
Maître.

Air : *Tarare pompon.*

Dis - lui que tout soit prêt pour la cérémonie ;
Qu'Elvire & Dom Fernand l'attendent dans ce
lieu.

L A Z A R I L L E.

La robe, je t'en prie !

G U Z M A N.

Tu la verras. Adieu :

(*à part.*)

Mais pour la broderie
Fort peu.



SCÈNE V.

G U Z M A N , O L I V E T T E .

G U Z M A N .

AH! ah! ma Femme, ah, ah!

O L I V E T T E .

Quoi? ah, ah!

Air : *Que faites-vous Marguerite.*

Qu'est-ce donc qui me tracasse?
Depuis plus d'une heure ou deux.

G U Z M A N .

Ah, ah!

Nous vous tenons dans la nasse :

O L I V E T T E .

Oh, parle donc, si tu veux!

G U Z M A N .

Air : *Lonlanla derirette.*

Pour tout savoir j'ai des moyens;
Et pour ce coup-ci, je te tiens,
Lonlanla derirette,
Comme le rat fait la souris.

O L I V E T T E .

Oh, je te mets au pis.

Air : *Le cabaret est mon réduit.*

Tu voudrais en vain m'émouvoir

Avec ta menace équivoque ;
 Toute Femme aimant son devoir ,
 En le faisant bien , s'en moque ,
 En le faisant bien ,
 En le faisant bien ,
 En le faisant bien , s'en moque.

G U Z M A N .

Air : *La bonne aventure ô gué.*

Ce que j'ai tant désiré ,
 L'on me le procure ;
 Enfin bientôt je saurai ,
 Si je suis deshonoré ;
 La bonne aventure !
 O gué !
 La bonne aventure !
 Oh ça , ma femme , crois-moi ; prends le
 bon parti.

Air : *Mordienne de toi.*

Mon front n'a-t-il pas
 Eu quelque disgrâce ?
 Avoue , en ce cas
 Tout de bonne grace.

O L I V E T T E .

Mordienne de toi ,
 Et de ta menace !
 Mordienne de toi !
 Que veux-tu de moi ?

G U Z M A N .

Air : *Du Fleuve d'oubli.*

Je veux que sans feintise
 Tu dises.....

M 4

O L I V E T T E.

Quoi, bourru, u, u, u, u!
 Veux tu que je te dise
 Que je t'ai fait cocu, u, u, u, u!
 Ou bien, si, pour te complaire,
 Tu veux que j'aïlle, di;
 Biribi,
 Te le faire,
 Te le faire?

(*En fureur.*)

Non, Monsieur, non ; je suis une brave
 femme, entendez-vous ? Preuve de cela, c'est
 que voilà une paire de soufflets que j'ai l'hon-
 neur de vous appliquer, & qui seront suivis
 de mille autres, si vous doutez encore un
 moment de ma vertu.

G U Z M A N.

Fort bien.

Air : Du bon branle.

Cette douceur que je te voi,
 Qui t'est si naturelle,
 Prouve quelque chose pour toi.
 Je me moquois ; vas je t'en croi ;
 Tu m'as été fidelle.
 Pour t'appaiser, apprends de moi
 Une bonne nouvelle.

O L I V E T T E.

Quelle nouvel'e ?

G U Z M A N.

Air : Lanturelu.

C'est une nouvelle

Qui met à quia,
L'espèce femelle.
L'on distinguera
La femme fidelle
De la femme d'un cocu.

O L I V E T T E.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.
Que nous vient-il conter avec ses visions ?

G U Z M A N.

Eh, oui, oui, des visions ! nous disions d'a-
bord comme toi.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Pour nous fermer la bouche
Le Sorcier qui promet
Cette pierre de touche,
Tout devant nous a fait
Prodige sur prodige,
Garants de celui-là.
En un mot, rien, vous dis-je,
N'est plus sûr que cela.

O L I V E T T E.

Et qu'est-ce que c'est que cette pierre de
touche ?

G U Z M A N.

C'est une robe couleur de feu, brodée par
le Diable.

Air : *Je ne suis pas si Diable.*

Mais qui ne paroît telle
Qu'à ceux qui sont...

M. j

O L I V E T T E.

Eh quoi ?

G U Z M A N.

Frères d'une Pucelle,
 Ou maris tels que moi :
 Gens de toute autre espèce
 N'y verront que du noir.

O L I V E T T E, *d'un air menaçant.*

Qu'on ait la hardiesse
 De l'aller voir,
 De l'aller voir:

Et que je le sache.

G U Z M A N.

Pourquoi donc ? Serois-tu fâchée de me
 voir convaincu de ta fidélité ?

O L I V E T T E.

Oui, sur tout autre témoignage que sur le
 mien.

Air : Je ne suis né ni Roi, ni Prince.

Mari, qui sur ces fariboles,
 Ne s'en tient pas à nos paroles,
 Mériteroit bien de se voir
 Pourvu des noms qui l'effarouchent ;
 Et le mériter, & l'avoir,
 Sont ici deux points qui se touchent.

G U Z M A N.

Tu fais plus la méchante que tu ne l'es. Je
 verrai le rouge & la broderie malgré toi. Adieu.
 Je cours avertir tous nos Voisins d'un si beau
 secret.

Air : *Ah , que Colin l'autre jour me fit rire !*

L'on connoitra ceux de la confrairie.
 J'en fais plus d'un, qui, de la broderie
 Ne verra que le canevas,
 Ah , ah , ah , ah , ah , &c.

OLIVETTE, *seule , après avoir rêvé un moment
 en se mordant les doigts.*

Et moi je cours animer les voisines , à ve-
 nir mettre en pièces , avec moi , l'homme de
 la maudite robe dont on nous menace.

SCÈNE VI.

ISABELLE, D. ELVIRE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *continuant , en s'adressant à Elvire
 & à Isabelle.*

Air : *Aux armes , Camarades.*

AUX armes , filles , femmes !
 Secondez mon dessein ,
 Peuple féminin.

Aux armes , filles , femmes !
 Mesdames , sonnons le tocsin.

Ah , Madame Elvire ! ah Madame Isabelle !
 tout est perdu ! tout est perdu !

E L V I R E .

Qu'est-ce que c'est , Olivette ? Te voilà
 donc bien alarmée ?

M 6

*O L I V E T T E, crie.**Air : O reguingué , ô lonlanla.*

A l'aide ! main-forte ! au secours !
 Un Sorcier , l'horreur de nos jours ;
 Va découvrir tous nos bons tours !
 Toutes subtilités sont vaines ;
 L'on saura toutes nos frédaines !

*E L V I R E.**Air : Tes beaux yeux , ma Nicole.*

Tout-à-l'heure , Isabelle
 Et moi , nous en parlions ;
 Et de cette nouvelle
 Nous nous entretenions.

O L I V E T T E.

Prévenons cette injure ,
 Et , d'un monstre importun ,
 Délivrons la Nature ;
 C'est l'intérêt commun.

E L V I R E.

Je vous avoue aussi , ma chère Isabelle ;
 que cette robe m'inquiète. Je vous en ai dit
 la raison.

*I S A B E L L E.**Air : Lampons , lampons.*

Elvire , vous avez tort ,
 De vous alarmer si fort.

E L V I R E.

Hélas ! ma chère Isabelle ,
 Ma crainte est si naturelle !

ISABELLE.

Non, non,
 Non, non,
 Vous n'avez point de raison.

OLIVETTE.

Comment, mort-non-pas de ma vie! point
 de raison.

Air : *De nécessité nécessitante.*

De nécessité nécessitante,
 Encore que le Diable nous tente,
 Bon-gré mal-gré falloit être sage,
 Madame a raison, quand elle enrage.

ELVIRE.

Tout doucement Olivette, vous m'inter-
 prétez mal. Je crains que la robe ne soit
 noire à toute épreuve; & que la broderie,
 qui ne se laisse voir qu'à de certaines per-
 sonnes, ne soit une franche imposture. En ce
 cas, voici mon inquiétude.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Dom Père aussi-bien que mon frère,
 Peut ajouter foi toute entière
 A ce que dit Balivernos;
 Je crains, en fille raisonnable,
 Que le prodige ne soit faux.

OLIVETTE.

Et moi, qu'il ne soit véritable.

ISABELLE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Quoi! s'il étoit vrai, tu craindrois....

O L I V E T T E.

Assurément, je tremblerois.

E L V I R E.

Pour Guzman, ce langage....

O L I V E T T E.

Eh bien,

E L V I R E.

N'est pas d'un bon présage,
Vous m'entendez bien.

O L I V E T T E.

Et vous m'entendez mal. Quand je dis que
je tremblerois ;*Air : Un certain je ne fais qu'est-ce.*

Non pas pour le passé vraiment :

Mais je vous le confesse,

C'est l'avenir qui m'intéresse.

Car enfin, parlons franchement :

Il prend un certain je ne fais qu'est-ce ;

Il est un certain petit moment ,

(Changement d'air).

Où les femmes, où les femmes, où les femmes....

En un mot, on ne fait ce qui peut arriver ;
& je gage, au fond du cœur, que vous en
pensez comme moi.

E L V I R E.

Je t'ai dit tout ce que j'en pense. De la
charlatanerie, d'un côté ; & trop de crédu-
lité, de l'autre : c'est tout ce que je crains.

I S A B E L L E.

Air : Cette guenon que je nourris.

Et pour moi , qui prends un Amant ;
 Plus complaisant ,
 Que Dom Fernand ;
 Et qui ne juge pas trop bien ,
 D'une personne
 Qui nous soupçonne ;
 Je ne crains rien.

Air : Ce n'est qu'une médisance.

Car , si le prodige est vrai ;
 Du moins ma gloire , à l'essai ;
 Trouvera son avantage.
 S'il est faux ; Léandre est sage ;
 Sa flamme en profitera :
 Dom Fernand perdra courage ,
 Et Léandre le prendra.

O L I V E T T E.

Oh ! nous voici bien. Je crains qu'il ne
 soit vrai ; vous craignez qu'il ne soit faux ;
 & vous , vous ne craignez ni l'un ni l'autre.

Air : Je reviendrai demain au soir.

Je ne rencontre pas ici
 Des gens de mon parti , *bis.*
 J'en vais chercher , & j'en aurai ,
 Plus que je ne voudrai. *bis.*



SCÈNE VII.

ELVIRE, ISABELLE.

E L V I R E.

QUoi vous ne pourriez aller trouver votre frère , avant que le mien lui fit voir cette robe ; & le prévenir sur.....

I S A B E L L E.

Non , mon frère est occupé des préparatifs d'une fête ; j'espère peu de le pouvoir joindre à propos. En tout cas , ne vous inquiétez point ; quoi que lui puisse dire Dom Fernand. Dom Père est raisonnable ; il pense de vous comme vous méritez , & ne donnera point à l'étourdie , dans le merveilleux ; foyez tranquille. Adieu.

SCÈNE VIII.

E L V I R E, *seule.***H**Élas!

Air :.....

Tout prêt de goûter la douceur
 D'un bien qui le charme ,
 Qu'un tendre cœur ,
 D'un prompt malheur ,

Aisément a peur !

Une ombre, un rien,

Dans le mien

Jette l'alarme.

L'Amour est un Dieu léger

Autour de qui vole le danger.

Toujours ses ris

Sont suivis

De quelque larme.

Plus le calme semble heureux ,

Plus on le doit croire dangereux.

SCÈNE IX.

ELVIRE, D. FERNAND.

ELVIRE.

Air : Dupont mon ami.

MOn frère, entre nous ;
 Vous n'êtes pas sage ;
 Je crains bien pour vous,
 Qu'on ne vous engage
 A quelque fâcheux écart,
 Dont vous reviendrez trop tard.

Air : Du Cap de Bonne-Espérance.

Avec sa robe admirable,
 Balivernos m'est suspect.....

D. FERNAND.

De cet homme vénérable

Ne parlez qu'avec respect;
 Non, non, ma sœur, votre frère
 N'est pas un visionnaire.
 Je doutois : mais j'ai tout cru;
 Quand j'ai vu..... ce que j'ai vu.

E L V I R E.

Air :

Vous offensez Isabelle,
 Qui, quelque jour, peut savoir
 Ce que vous soupçonnez d'elle,
 Et c'est pour vous en vouloir.

D. F E R N A N D.

L'épreuve est trop de saison pour ne la pas
 faire.

Air : *Vous parlez Gaulois.*

Si c'étoit déjà mon Épouse,
 Peut-être mon ame jalouse,
 Ne la feroit pas,
 Ne la feroit pas;
 Mais près de l'être, c'est de faire
 Une épreuve si nécessaire,
 Justement le cas,
 Justement le cas.

E L V I R E.

Et moi, mon avis feroit....

D. F E R N A N D, *d'un air austère.*

Air : *Tarare pompon.*

Craignez-vous que la robe à mes yeux ne soit
 noire;

Est-ce Isabelle, ou vous, pour qui vous remon-
trez ?

Servez mieux votre gloire.

E L V I R E.

Mais si.....

D. F E R N A N D.

Elvire, vous m'outrerez !

Et vous me feriez croire.....

Restrez! (*Elle fort.*)

S C È N E X.

D. F E R N A N D, *seul.*

CHarmante Isabelle ! pardonnez ce desir
curieux aux égaremens d'un cœur passionné !

Air : Pour la Baronne.

La jalousie ,

Contre vous me fait trop oser !

Mais mon amour me justifie.

Un tendre excès doit excuser

La jalousie.

Je sens toutefois une certaine repugnance
à risquer l'épreuve de cette robe ! hélas ! une
douce illusion ne vaudroit-elle pas mieux
qu'un éclaircissement qui peut m'être mor-
tel ! (*Il rêve profondément sur le devant du théâ-
tre, tandis qu'Arlequin tire de la maison pro-
chaine, les Danseurs qu'il y avoit mis, & les
disperse, à la muette, sur les ailes du théâtre.*)

SCÈNE XI.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

D. FERNAND, *se croyant toujours seul.**Air : L'autre nuit, j'aperçus en songe.*

N On! je tremble en vain à l'approche
 De la terrible vérité;
 Et de ma curiosité,
 Je me fais en vain un reproche :
 Je sens, malgré moi, que mon cœur
 Craint moins le trépas que l'erreur.

(Appercevant Arlequin.)

Ah, Seigneur Balivernos! de quel doute
 allez-vous me tirer!

ARLEQUIN.

Air : Mordienne de toi.

Écoutez, Seigneur,
 Avant toute chose,
 Que d'aucun malheur
 Je ne sois la cause!
 Dom Balivernos
 Au moins présuppose.....

D. FERNAND.

Soyez en repos,
 Changeons de propos,

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît, ceci est sérieux.

Air : *Zon, zon, zon.*

Dom Fernand, par hasard,
A-t-il une compagne?
Point de coups de poignard;
Car, je fais qu'en Espagne,
Et zag, zag, zag.....

Diable, depuis le meurtre de Messaline,
dont je fus cause innocente, en montrant ma
robe à l'Empereur Claudius, j'ai juré.....

D. FERNAND.

Comment donc, Seigneur, il y a quinze ou
seize cents ans de ce que vous dites là! Étiez-
vous au monde alors?

ARLEQUIN.

Poue! il y avoit dix ou douze siècles que
j'étois majeur. J'ai près de trois mille ans, tel
que vous me voyez. Je ne vous avois pas dit
cela!

D. FERNAND.

Non. Trois mille ans! Cela est admirable!

ARLEQUIN.

Je naquis en Grece, pendant le siège de
Troye, où mon père étoit allé.

D. FERNAND.

Oui-dà?

ARLEQUIN.

Balivernos, que vous croyez peut-être

un nom Espagnol, est un nom en us de l'ancienne Grèce; comme Tenedos, Lemnos, Lesbos, Argos.

D. FERNAND.

Effectivement.

ARLEQUIN.

Je suis fils d'un caporal Grec; & ma mère me mit au monde, jour pour jour, dix ans après le départ de mon père.

D. FERNAND.

Dix ans?

ARLEQUIN.

Oui. Cette grossesse de dix ans donna de grands soupçons contre la conduite de mamère.

D. FERNAND.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

'Oh, crac, d'abord! Voilà mes gens soupçonneux. Vous croyez fort mal. Est-ce trop que dix ans? & une mère ne portera-t-elle que neuf mois, un fruit qui doit vivre trois ou quatre mille ans?

D. FERNAND.

Vraiment, j'ai tort; vous avez raison.

ARLEQUIN.

Au reste, comme la naissance des rares Personnages est toujours accompagnée de quelque événement singulier; on a remarqué, qu'au

même instant que je sortois du ventre de ma mère, mon père entroit dans le ventre du cheval de Troye ; & cette rencontre de ventre, fit dire aux Tireurs d'horoscopes, que je serois fort sujet à mon ventre ; & en effet,

Air : *Nannon dormoit*

Dès le matin,
Sitôt que je m'éveille,
Je veux du vin :
Mais du vin d'un oreille.

D. FERNAND
J'en ai chez moi de bons.

ARLEQUIN.

Allons, allons,
Allons boire bouteille, allons.

D. FERNAND.

Tantôt, tantôt ; revenez à votre robe, & montrez-la moi. Et soyez sûr que ce n'est ni pour une sœur, ni pour une femme que j'en veux faire l'épreuve.

ARLEQUIN.

Oh ! mais tant-pis.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Car on ne voit, quoi que l'on fasse ;
Sans l'un ou l'autre, que du noir.

D. FERNAND.

Montrez-la-moi toujours, de grace ;
Je vous dis que je la veux voir !

Je la veux voir !

Je la veux voir !

ARLEQUIN.

Mais vous ne verrez que la place.

D. FERNAND.

Peut-être ; c'est un à savoir.

ARLEQUIN.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là ! vous en allez être convaincu. (*Il déploie la robe, & Dom Fernand demeure tout étonné & très-affligé de ne voir que du noir.*)

D. FERNAND.

Quoi ! c'est-là du couleur de feu !

ARLEQUIN.

Le plus beau ponceau du monde.

D. FERNAND.

Et il y a là de la broderie ?

ARLEQUIN.

La plus belle & la plus riche qu'on puisse imaginer. S'il y avoit ici quelque frère, ou quelque mari, comme il ne le faut, vous verriez, vous verriez ce qu'il en diroit. Mais, quand je vous dis que ce n'est pas pour vous que ces raretés-là sont visibles ?

D. FERNAND.

Malheureuse Elvire ! ô sœur indigne de moi !

ARLEQUIN.

Dès que vous n'avez point de sœur, & que vous êtes curieux, croyez-moi :

Air :

Air : *J'en ris comme elle.*

Pour pouvoir d'un si beau trésor
Être témoin fidèle,
Mariez-vous, comme un Milord,
A quelque jouvencelle
De bas âge, & qui soit encor
A la mammelle.

D. FERNAND.

D. Balivernos, il me faut rendre un service. Êtes-vous discret ?

ARLEQUIN.

Oui ; parlez.

D. FERNAND.

J'épouse, tout-à-l'heure, une jeune personne, & je vous avouerai une chose.

Air : *Le branle de Metz.*

Son frère, qui la gouverne,
Reçoit chez lui quelquefois,
Certain Cavalier François....

ARLEQUIN.

C'en est assez, je discerne,
Et je devine cela ;
Ce Cavalier vous lanterne ;
Il est François ; vous voilà
Au fait de ces Messieurs-là.

Air : *Des Feuillantines.*

On ne peut les heberger,
Sans danger,
Dans le pays étranger ;

Tome IV.

N

C'est là leurs grandes manies,
De planter (*bis*) des colonies.

D. FERNAND.

Jé tiens nos femmes & nos sœurs très mal
en sûreté, où ils sont.

A R L E Q U I N.

Air : *Larira.*

Vous avez raison, la Plante;
Ils sont tous fur ce ton-là, larira.

Après tout, ils ne sont à autrui que ce
qu'ils veulent bien qu'on leur fasse.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Quand je fus chez eux aussi,
Montrer cette robe-ci;

Frères & maris,

Sur-tout à Paris,

La virent toute unie;

Presque personne, en ce pays;

Ne vit ma broderie,

Lonla,

Ne vit ma broderie.

D. FERNAND.

Oh, ça vous comprenez donc à présent
mon dessein, qui est de faire voir cette robe
au frère de ma Maîtresse.

A R L E Q U I N.

Bien avisé! Vous saurez par-là que penser
de la sœur.

Air : *Les Amours triomphans.*

Je vous en suis garant;

Car si ce frère,
De la robe ignorant
Tout le mystère,
La trouve toute noire,
L'innocent vous l'avouera :
Alors, preuve notoire,
Que notre François aura,
Talera , &c.

Qu'est-ce que c'est; vous voilà tout pensif ?
Voudriez-vous de moi quelque nouveau pro-
dige , qui vous ?

D. FERNAND.

Ah ! je ne suis que trop convaincu de
votre

ARLEQUIN.

Non pas pour vous vouloir persuader ;
mais pour vous amuser dans vos rêveries
amoureuses.

D. FERNAND.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Je vais faire tomber des nues un diver-
tissement.

Air : *Ho ! ho ! tourelouribo.*

Dom Balivernos a votre affaire,

Ho ! ho ! tourelouribo.

A moi, Peuple élémentaire !

Ho ! ho ! tourelouribo !

(*Les Danseurs paroissent.*)

Chantez , dansez , pour me plaire ,

Ho ! ho ! ho ! tourelouribo !

N 2

192 **LE FAUX-PRODIGE,**

Air : Du Tapedru.

Bluâtre Ondain .
Que le corps vous frétille
Plus dru qu'une anguille !
Gnome souterrain ,
Bondissez comme un daim !
Sylphe , imitez ,
A chaque capriole ,
Un balon qui vole !
Salamandre , ayez
Le feu dessous les pieds.

Danse d'Esprits élémentaires.

A R L E Q U I N.

Quelque petite maxime d'Opéra maintenant.

U N E N Y M P H E.

Air : Musique de M. R.

Dans la flamme & les airs, sous la terre & dans
l'onde ,
L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde,
Est par-tout dans son élément.
Il fuit le Cyclope horrible
A l'entour de ses fourneaux ;
La Nympe inaccessible ,
Jusque sous les eaux ;
Le Buveur insensible ,
Au fond des caveaux ;
Et l'oiseau paisible
Aux nids les plus hauts.
Dans la flamme & les airs , sous la terre & dans
l'onde ,

L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde,
Est par-tout dans son élément.

La Danse recommence.

VAUDEVILLE.

Plaire à qui fait nous charmer,
Est des biens le moins frivole ;
Avec l'heureux tems d'aimer,
Le temps des plaisirs s'envole :
Vivons & mourons, en aimant,
La tendresse est notre élément.

POUR UNE SYLPHIDE.

Vous dont l'amour turbulent,
Comme l'air, est plein d'orages,
D'un doux raccommodement,
Vous avez les avantages.

Vous, vivez toujours en aimant,
La tendresse est votre élément.



- S C È N E XII.

ARLEQUIN, D. FERNAND.

ARLEQUIN.

EH bien, que dites-vous de cela ?

D. FERNAND.

Que vous êtes, en effet, un homme extraordinaire.

ARLEQUIN.

Je vais maintenant satisfaire la curiosité de plusieurs gens de la ville & de la campagne, qui m'attendent avec la plus grande impatience, pour voir ma robe merveilleuse. Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *La verte jeunesse.*

Quelle moquerie !
A la ville , aux champs ;
Pour ma broderie
Point d'yeux clairvoyans !
Si riche & si belle ,
Parmi les humains ,
Ne trouvera-t-elle
Que des Quinze-vingts ?

D. FERNAND.

Patience aussi ; vous ne la venez de montrer encore qu'au frère d'une fille-de-chambre , & qu'au mari d'une jolie Limonadière : que vouliez-vous qu'ils y vissent ? Sont-ce là des gens dans le cas d'en juger ?

ARLEQUIN.

Amenez-m'en donc.

D. FERNAND.

Mon valet Guzman va venir.

N 4

Air : *Zeste, zeste, zeste.*

Il en jugera bien ;
 Car sa femme est fort sage :
 Tout du moins son langage ,
 Son geste, son maintien ,
 Et son dehors modeste ,
 Semblent répondre de cela.

ARLEQUIN.

Et zeste, zeste, zeste !
 Cette robe découvrira
 Bientôt le reste.

D. FERNAND.

Bon, le voici. Déployez votre robe, &
 voyons ce qu'il en dira.

S C È N E II.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dépliant sa robe, & l'exposant comme un tableau de Chantre du Pont-Neuf, dis pendant qu'il plante le bâton :*

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

Vienne voir qui pourra de ma robe nouvelle
 La beauté !
 C'est le droit du garçon dont la sœur est pucelle,
 La rareté ;

Ou de l'heureux époux dont la femme est fidelle,
La curiosité.

G U Z M A N.

Air : *Des fraises.*

La mienne ne triche pas.

A R L E Q U I N.

Nous allons le connoître.

G U Z M A N.

Je verrai le canevas
Tout brodé du haut en bas.

A R L E Q U I N.

Peut-être, peut-être, peut-être.

G U Z M A N.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Parbleu, mettez de la partie
Ce bon mari qui passe-là.
A l'aspect du noir, je vous prie,
Voyons un peu ce qu'il dira ;
A ses dépens nous allons rire.

A R L E Q U I N.

Volontiers.

G U Z M A N.

Talaleri, talaleri, talalerire.

Air : *Belle Brune.*

Lazarille, Lazarille !



SCÈNE III.

D. FERNAND, LAZARILLE, ARLEQUIN,
GUZMAN.

L A Z A R I L L E.

QUoi ? qu'est-ce ? A brailler si fort
Qui diable ainsi s'égosille ?

G U Z M A N.

Lazarille !

Lazarille !

Air : Réveillez-vous, Belle endormie.

Je ne veux pas qu'on te dérobe,
Le plaisir de considérer,
Les raretés de cette robe
Qu'on a promis de te montrer.

L A Z A R I L L E.

Air : Turelututu rençaine.

Voyons donc cette Simarre,
Si rare, si rare,
Dont l'on fait tant de fanfare.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas sans raison.

Air : Amis, sans regretter Paris.

La broderie assurément
Est toute des plus belles.

G U Z M A N.

Montrez, montrez-nous seulement,
J'en dirai des nouvelles.

A R L E Q U I N.

Même air.

Mon ami, vous couchez gros jeu;
Car peu de gens l'ont vue.

G U Z M A N.

Montrez, vous dis-je... Ah, ventrebleu!

(Arlequin déploie là sa robe tout-à-coup.)

Aurois-je la berlue ?

(Il se frotte les yeux.)

A R L E Q U I N.

Air: De quoi vous plaignez-vous ?

Vous vous frottez les yeux;
Vous voyez tout noir, je gage:
Vous vous frottez les yeux,
Et n'en voyez pas mieux.

G U Z M A N, *(tout bas).*

Il a raison dont j'enrage.

(haut.)

Vous vous trompez, mon ami;
C'est qu'un si bel ouvrage
M'a d'abord ébloui.

(à part.)

Ah, la Carogne!

A R L E Q U I N, *à part.*

Il le prend bien; profitons-en. *(haut.)*

ça, vous voyez donc la broderie & le couleur de feu?

G U Z M A N.

Si je les vois? assurément. Et qui est-ce qui ne les verroit pas?

L A Z A R I L L E.

Ma foi, c'est moi?

D. F E R N A N D (à part.)

Que je suis à plaindre! ô Elvire! Elvire!

G U Z M A N.

Je ne puis me lasser de l'admirer. (bas.)
La Chienne!

A R L E Q U I N, à part.

L'Impudent! (haut.) Remerciez bien votre femme.

Air : *Ma Sœur, je vous félicite.*

Ami je vous félicite;

Voilà sa vertu dans son jour.

Oh ça, soyez donc dans la suite,

Sûr de son tourelour, tourelour,

De son tendre & fidèle amour.

G U Z M A N.

Grace au Ciel! je fais maintenant à quoi m'en tenir.

A R L E Q U I N.

Eh bien, que dites vous de cette robe?
Croiriez-vous qu'elle paroît noire à bien des gens?

G U Z M A N.

Air : Ce n'est qu'une médisance.

Quoi ! ce ponceau merveilleux ,
Seroit noir à bien des yeux ?
Ce n'est qu'une médisance.

L A Z A R I L L E.

Au fond, comme en apparence ,
Noir il a toujours été,
L'est, & le fera, je pense ;
C'est la pure vérité.

A R L E Q U I N, à *Guzman.*

(*Arlequin rit, en montrant du doigt Lazarille,
qui rit aussi du bout des dents.*)

Et de la broderie, qu'en dites-vous ? heim !

G U Z M A N s'écrie.

Air : Pour la Baronne..

Ah ! qu'elle est belle.

L A Z A R I L L E.

Par la sambleu ! vous avez tous
Perdu, je pense, la cervelle.

G U Z M A N, à *D. Fernand.*

Eh vous, Monsieur, qu'en dites-vous !

(*Montrant du bout du doigt un endroit de la robe.*)

Ah ! qu'elle est belle !

Air : Carillon de Nantes.

Ce bouquet
Est parfait !

D. FERNAND.

Je me tais; mais, en secret,
 J'enrage!
 J'enrage!

L A Z A R I L L E.

Air : *Il faut que je file, file.*

Heureux Mortels que vous êtes;
 De voir ce qu'on ne voit pas!

G U Z M A N.

C'est qu'il est si peu de têtes,
 Si peu de maris, hélas!
 Qui ne soient pourvus d'aigrettes!

A R L E Q U I N.

Et vous êtes dans le cas,
 Heureux Mortels que vous êtes;
 De voir ce qu'on ne voit pas!

Oh ça, je vais maintenant vous expliquer
 les histoires que vous voyez représentées sur
 cette robe. Comme elle sert de clef à l'his-
 toire secrète des maris, on a pris plaisir d'y
 peindre les espiegleries de quelques femmes.

Air : *des Pendus.*(*Arlequin montre, avec une baguette, sur la robe.*)

Vous voyez-là, premièrement,
 L'histoire d'un grand accident,
 A l'encontre d'un Commissaire,
 Qui, comme il advient d'ordinaire,
 Met la police chez autrui,
 Et ne la peut mettre chez lui.

LAZARILLE, *tirant ses lunettes & les mettant.*

Qui diantre; cela feroit-il comme il le dit ?
Attendez donc que je prenne des lunettes ;
car au diable si j'y vois rien.

G U Z M A N, *à part.*

Je n'y vois pas davantage que ce vieux
cocu-là. (*haut.*) Après, Seigneur Balivernos,
après! ConteZ-nous-ça, conteZ-nous-ça, de ce
Commiffaire.

A R L E Q U I N.

Air : *Je ne fuis né ni Roi, ni Prince.*

Voyez, tandis qu'il fait en maître,
Jeter ici par la fenêtre,
Les meubles d'un Tendron dolent,
Les fiens, chez lui, faifis d'emblée,
Par cet Huiffier, nommé Galant
A qui l'on donne main levée.

G U Z M A N.

Hélas! les pauvres maris ne fauroient être
par-tout! (*à part*) Ouf! je crève!

LAZARILLE, *effuyant ses lunettes.*

Eh, mais! je fuis donc aveugle? (*Il les remet.*)

A R L E Q U I N, *à D. Fernand.*

Ah, Seigneur! quel dommage que vous
n'ayez point de fœur!

G U Z M A N.

Qui vous dit que le Seigneur Dom Fernand...

D. F E R N A N D.

Te tairas-tu?

G U Z M A N, à part.

C'est-à-dire qu'Elvire ne vaut pas mieux que
ma femme.

ARLEQUIN, *continuant de montrer.*

Air précédent.

Voyez là cet époux honnête,
Chez qui ce grand repas s'apprête,
Qui prend ses gants & son manteau,
En faveur de ce bon apôtre,
Celui qui donne le cadeau,
Qui vient de quitter l'un & l'autre.

G U Z M A N, à Lazarille.

(*Sur le ton des deux derniers vers.*)

Ami, voilà votre tableau ;
Cette histoire est toute la vôtre.

L A Z A R I L L E.

Air : Amis, sans regretter Paris.

Je ne fais qu'en penser pourtant.

G U Z M A N.

Vas, tais-toi, pauvre bête,

L A Z A R I L L E.

Les cornes, en les écoutant,
M'en viennent à la tête.

G U Z M A N.

Elles y étoient bien toutes venues auparavant.

ARLEQUIN.

Air : Peuple infidèle & barbare.

Voyez ce Juge à l'auditoire,

Q'une Belle ferre de près ;
 Par un Arrêt contradictoire ,
 Il lui fait gagner son procès :
 Tandis que , sans savoir un mot
 De droit-ni de chicane ,
 Sa femme chez lui , par défaut ,
 En secret le condamne.

LAZARILLE , *ferrant ses lunettes , au Parterre.*

Air : Pierre Bagnolet.

Y voyez-vous donc quelque chose ?
 Messieurs , parlez de bonne-foi ?
 Le croirai-je ? ou s'il en impose ?
 Du noir est tout ce que je voi !

G U Z M A N , *lui touchant sur la tête.*

Oh , je le croi !

Oh , je le croi !

L A Z A R I L L E .

Pourquoi donc , s'il vous plait ?

G U Z M A N .

Pour cause

Que ta femme fait mieux que toi.

L A Z A R I L L E .

Oh , je m'impaiiente à la fin de tout ceci ,
 & je suis las de voir que je ne vois rien.

(Il s'en va .)



SCÈNE IV.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

G U Z M A N.

COMment y verroit-il quelque chose; quand il a des cornes qui crèvent les yeux à tout le monde, & qu'il n'en voit rien lui-même.

A R L E Q U I N.

Air : *J'en avons tant ri.*

Il est de ces gens tant & plus;

J'en avons tant vus.

A quoi rêvez-vous là-dessus ?

G U Z M A N.

Peste soit la pécore !

A R L E Q U I N.

J'en avons tant vus !

J'en verrons bien encore !

G U Z M A N.

Poursuivez, poursuivez, Seigneur Balivernos; & dites-nous un peu (*marquant un endroit de la robe*) ce que cela représente. Voilà un homme d'une plaisante figure.

A R L E Q U I N, *bas.*

Je vais payer ton effronterie. (*haut.*) Cet homme-là fait (*de telle ou telle façon; il dépeint Guzman.*)

G U Z M A N , à part.

Cela me ressemble.

A R L E Q U I N .

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

C'est un des plus prudens maris ,
 Qui, comme un autre, s'y voit pris ;
 Mais qui, dans son malheur, est sage ;
 Et qui, loin de jeter son feu ,
 Prenant la chose avec courage ,
 Fait bonne mine à mauvais jeu.

G U Z M A N , embarrassé.

Oui-dà ? Et cette femme ?

A R L E Q U I N .

Quelle femme ? C'est un moulin-à-vent ;
 que vous me montrez.

G U Z M A N .

Eh, oui ; ce moulin-à-vent ? c'est ce que je
 voulois dire. J'ai si fort ma femme en tête
 que.... (*bas.*) Ah, la guenon ! nous compterons
 ensemble tantôt.

D. F E R N A N D , à part.

Je ne puis plus me contenir, Seigneur Ba-
 livernos ; repriez cette robe, & rentrons.



SCÈNE V.

D. FERNAND, ARLEQUIN, OLIVETTE,
GUZMAN.

OLIVETTE.

AH! ah! je vous y attrape donc, Monsieur
le pendard.

Air : Le fameux Diogène.

Quoi, malgré ma défense,
Vous avez l'impudence
D'aller au Charlatan?

(à Arlequin.)

Et toi, maudit Satyre,
Donne que je déchire,
Ta robe de Satan.

GUZMAN.

Elle me querellera encore!

ARLEQUIN, *froidement.*

Qui est cette femme-là?

GUZMAN.

C'est mon honnête épouse.

ARLEQUIN.

Comment, Madame; mais, vous n'y pensez
donc pas?

Air : M. Charlot.

Quand votre époux

Voit la robe brodée ,
 Qui confirme l'idée ,
 Qu'il avoit de vous ,
 Quand , grace à nous ,
 Votre sagesse éclate
 Sous les yeux de tous ;
 Vous nous grondez ?
 Vous êtes une ingrante.

O L I V E T T E , *étonnée.*
 Vous me confondez.

D. F E R N A N D.

Reste de l'air de M. Charlot.

Oui , charmante Olivette ,
 Cette robe , à nos yeux ,
 De la vertu parfaite ,
 Par un trait merveilleux ,
 Vient de rendre un sûr témoignage ici.

A R L E Q U I N.

Voilà le grammerci.

D. F E R N A N D , à *Guzman.*

Air : Si dans le mal qui me possède.

Tu la croyois déjà fidelle ;
 T'en voilà plus sûr maintenant.
 Si tu l'aimois auparavant ,
 Guzman , que ton respect pour elle ,
 Et tes feux redoublent encor.
 Aime-la bien ; c'est un trésor.

A R L E Q U I N , *en s'en allant , à Guzman.*

C'est un trésor ! c'est un trésor !

SCENE VI.

G U Z M A N , O L I V E T T E .

G U Z M A N , *ap-rès avoir considéré quelque temps sa femme , en silence.*

EH bien, Monsieur le Trésor, qu'est-ce que c'est? vous ne dites mot?

Air : Lanturelu.

Quelle est donc , m'Amie ;
Ta réflexion ?
Tu parois ravie
D'admiration !
Et toute ahurie
D'ouir vanter ta vertu.

O L I V E T T E .

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

On ne dit rien qui m'étonne.

Air : Vous qui vous moquez par vos ris.

Mais c'est que tes doutes pour moi,
Ne sont pas des risées ;
Et que j'enrage , quand je voi
Mes plaintes méprisées.
Tu m'ajoutes donc moins de foi
Qu'à des billevezées.

G U Z M A N .

Billevezées ! Oh , je ne prends pas ceci pour des billevezées , moi.

O L I V E T T E.

Vas, je les méprise trop, pour m'en prévaloir. Tiens, ton Balivernos est un fourbe honnête, qui flatte agréablement ses dupes. Il leur fait accroire que sa broderie n'est visible qu'à ceux à qui l'on voudroit ressembler; Galbanon. Sa robe sera une robe ordinaire; & sa broderie également invisible à tout le monde.

G U Z M A N.

La règle n'est pas si générale que je n'y fache plus d'une exception. Oh, que non! tout le monde n'a pas le privilège de voir la broderie.

O L I V E T T E.

Je gage que si.

Air : Quand le péril est agréable.

Ton sentiment n'est pas le nôtre;
 Oui, le mari d'une Albreda
 Qui danseroit à l'Opéra,
 La verroit comme un autre.

G U Z M A N.

Vas donc demander, par exemple, à Lazarille, comment il l'a vue.

O L I V E T T E.

Quoi! il l'auroit vue noire?

G U Z M A N.

Comme un chapeau.

O L I V E T T E.

Et toi, brodée? Oh bien, à la bonne heure!

cela me passe ; & j'en reviens toujours à dire ;
que je veux être crue quand je parle. Entends-tu ?

G U Z M A N.

Ah ma petite femme , je vous demande bien
pardon.

O L I V E T T E.

Et je t'avois défendu de tenter cette épreuve-là.

G U Z M A N,

Hélas ! je t'affure que j'en aila mort au cœur.

O L I V E T T E.

Et c'est une marque que tu osois avoir en-
core de mauvais soupçons contre moi.

G U Z M A N.

J'avois le plus grand tort du monde assuré-
ment.

O L I V E T T E, levant la main.

Et tu mériterois que je recommençasse à te..

G U Z M A N, froidement.

Eh , ma femme, tout doucement ! s'il vous
plaît.. J'ai voulu me satisfaire ; je suis content :
je suis cocu ; que je ne sois pas encore battu.

O L I V E T T E, outrée.

Comment scélérat ! que veut dire ceci ? Son-
ges-tu.....

G U Z M A N, perdant contenance.

Air : Des Trembleurs.

Songe toi-même à te taire !
Ne fais pas tant la Mégère !

C'est

C'est à moi d'être en colère
De ce que je viens de voir.

O L I V E T T E.

Quoi, malgré l'estime, traître,
Que tout à l'heure ton maître
Pour ta femme a fait paroître...

G U Z M A N, *crie de toutes ses forces.*

Je n'ai rien vu que du noir!

O L I V E T T E, *se mettant à pleurer.*

Oh! du noir, du gris, du jaune.

Air : Je reviendrai demain au soir.

Ayez vu ce que tu voudras!

Je ne m'en dédis pas. *bis.*

Je n'ai que trop fait mon devoir.

G U Z M A N.

Je n'ai vu que du noir! *bis.*

O L I V E T T E.

Eh bien, c'est qu'il n'y a peut-être que du
noir.

Air : Voici les Dragons qui viennent.

Guzmah, vous n'êtes pas sage!

G U Z M A N.

Non, non, je suis fou,

A t'étrangler dans ma rage,

Si j'en croyois mon courage,

Et moi itou!

Et moi itou!

SCÈNE VII.

GUZMAN , ARLEQUIN , OLIVETTE.

ARLEQUIN.

Quel bruit est-ce que j'entends donc ?
 Qu'est-ce à dire , mon ami , je crois que vous
 querellez votre femme.

Air : *Y-avance.*

Quoi donc , après vous avoir fait
 Expérimenter un secret
 Qui démontre son innocence ?

OLIVETTE , *lui donnant un soufflet.*

Y-avance , y-avance , y-avance ,
 Avec ta belle expérience.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN , GUZMAN.

ARLEQUIN.

Ouais ! vous avez là une femme bien
 scariâtre !

GUZMAN.

Ne savez-vous pas comme les femmes de
 bien sont faites ?

Air : *Joconde.*

Faut-il que vous vous étonniez
De l'humeur de la Dame ?
Comme si jamais vous n'aviez
Connu d'honnête femme :
C'est un privilège qu'ont eu
De tout temps les Lucrèces,
D'être, pour prix de leur vertu,
Un tant soit peu diablettes.

A R L E Q U I N .

Il est vrai. Que voulez-vous, mon enfant ?

Air : *De la Ceinture.*

La flatteuse, s'en fait conter,
Et la prude, sans cesse gronde.
Voilà comme on ne peut goûter
De parfait bonheur en ce monde.

Heureux du moins d'avoir, de deux choses,
la meilleure ! car avouez que c'est un grand
soulagement, pour un homme, de dire, & de
pouvoir penser : j'ai une honnête femme !

G U Z M A N .

Oui.

A R L E Q U I N .

Je suis charmé que vous goûtiez ce bon-
heur-là, & enchanté que j'aie eu celui de
vous en procurer la connoissance.

G U Z M A N .

Air : *Vous m'entendez bien.*

Bien de la grace. Adieu, Seigneur.
Je vais apprivoiser l'humeur
De cette bête fière ;

O 2

ARLEQUIN.

Fort bien.

G U Z M A N.

De la bonne manière !
 Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN, *à part.*

Mieux que tu ne crois. (*haut*). Allez, mon ami, allez, & ne vous y épargnez pas. Comme j'aime les prodiges; mon grand plaisir, à moi, c'est de voir la paix entre gens mariés. (*seul*) Il y a ma foi bien de la charité de pacifier, comme cela, des ménages. Mais j'apperçois notre amoureux tranfi, toujours triste & rêveur, à son ordinaire. Il a grand tort.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur.

Air : Allons gai.

Sortez de rêverie ;
 Quittez cet air fâcheux.
 Point de mélancolie !
 Vous êtes trop heureux.
 Allons gai, &c.

OPÉRA-COMIQUE. 317,
(Il veut faire danser son Maître.)

L É A N D R E.

Eh, laisse-moi avec tes faillies à contre-temps ! tu vois un homme au désespoir.

A R L E Q U I N.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

L É A N D R E.

Je viens de laisser Dom Père à la porte de Dom Fernand ; l'on va partir pour la cérémonie !

Air : *Charmante Gabrielle.*

O fortune cruelle !
J'en mourrai.

A R L E Q U I N.

Diablezot !

L É A N D R E.

Adieu, chère Isabelle.

A R L E Q U I N.

Peste soit du Nigaud !

L É A N D R E.

Cher Arlequin, je cède
Aux coups du fort.
Dom Fernand la possède !
Ton maître est mort !

A R L E Q U I N.

Avant qu'on vous enterre, Monsieur, dites-moi une chose ; que vous disoit Dom Père ?

O 3

L É A N D R E.

Hélas ! Dom Père me perçoit le cœur, en me témoignant un vrai regret de manquer mon alliance : & pourquoi en suis-je là ? Par une sorte de timidité qui m'a fait parler trop tard.

Air : *Joconde.*

J'ai perdu, par ce seul défaut,
L'objet de ma tendresse !
Hélas ! un jour ou deux plutôt
J'obtenois ma maîtresse !

A R L E Q U I N.

Vraiment, je ne m'étonne point ;
Si la chose vous pique ;
Martin pesta, quand pour un point
Il perdit sa bourrique.
Remettez-vous ; elle n'est pas perdue.

Air : *Lere la.*

Ma robe y va bientôt pourvoir.

L É A N D R E.

Hé tais-toi, cesse de vouloir
Me repaître d'une chimère !

A R L E Q U I N.

Lere la lere la lere.....

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

L'on gèbera la pilule
Ou je ne suis qu'un butor.

L É A N D R E.

De ton projet ridicule

Tu veux que j'espère encor !
Non, non.

Dom Fernand a trop de raison !
Ne le crois pas si crédule.

A R L E Q U I N.

Non, non,
Dom Fernand malgré, sa raison,
Avalera le goujon.

Vous parlez, vous parlez; savez-vous où
tout en est, pour parler ?

L É A N D R E.

Eh, où tout en peut-il être, que tout ne
me soit funeste ?

A R L E Q U I N.

Air: Le long deça, le long delà.

Votre entêtement m'étonne,
Quand on vous dit qu'on vous va
Faire voir votre bec jaune !
Et que Dom Fernand en a,
Le long deça,
Le long delà,
Tout le long de l'aune :
Jamais il n'en reviendra.

L É A N D R E.

Il seroit assez simple....

A R L E Q U I N.

Et comment ne le seroit-il pas, quand tout
le monde est d'intelligence, avec moi, pour
l'abuser. Guzman, qu'assurément je n'avois pas

embouché pour vous faire accroire que sa femme étoit fidelle , a vu par vanité , en présence de Dom Fernand , tout ce que j'ai voulu qu'il vit sur ma robe.

L É A N D R E .

Oui ! cela doit avoir fait un bon effet.

A R L E Q U I N .

Et votre rival actuellement la montre à huit ou dix voisins , tant frères que maris , qui nous rendent le même service.

L É A N D R E .

Ils sont donc au fait ?

A R L E Q U I N .

Il ne faut point douter que Guzman n'ait jafé. Ils prennent, comme lui, le parti de la discrétion , comme le plus sensé. Il faut les voir & les entendre ! (*il rit*). La belle robe ! Compère , admirez-moi cela ! hein ? Qu'en dites-vous ? Oui , ma foi , voilà de la besogne bien faite ! Seigneur Dom Fernand , envoyez-moi votre Brodeur ! Cependant l'un se gratte à l'oreille ; l'autre au front. Celui-ci grince les dents ; celui-là mord ses pouces ; & je vous garantis plus d'une pauvre femme , qui n'y pense pas , bien étrillée tantôt , de cette affaire là.

L É A N D R E .

Je suis fâché , à travers tout cela , qu'Elvire en souffre , dans l'esprit de son frère.

OPÉRA-COMIQUE. 327

ARLEQUIN.

Air : *Comment faire ?*

En même temps que je vous fers,
Il est bien vrai que je deffers
Cette sœur auprès de son frère.
Tant pis pour elle ! je voudrois
Contenter tout le monde ; mais
Comment faire ?

Ah ! j'apperçois Dom Père, avec Dom Fer-
rand : la robe est montrée ; profitez-en. Serviteur.

(*Il sort*).

SCÈNE X.

D. FERNAND, habillé comme au com-
mencement, D. PÈDRE, LAZARILLE,
LÉANDRE.

D. FERNAND.

ENfin, Dom Père, vous avez donc vu la
robe toute nue ?

D. PÈDRE.

Et comment donc ?

D. FERNAND.

Adieu, plus d'alliance.

D. PÈDRE, *avec étonnement*.

Plus d'alliance ? Quel discours ?

Q 5

D. FERNAND.

Ma sœur est indigne de vous, & la vôtre n'est digne que de.....

L A Z A R I L L E.

Que diable tout ceci veut-il dire ?

D. FERNAND, voyant entrer Léandre, continue et qu'il avoit commencé.

Que de ce Cavalier françois à qui elle est dûe. (à Léandre) Je vous cède Isabelle; époufez-la, Monsieur; j'y renonce: & je vous transmets tous les droits que la parole de D. Père me donnoit sur elle.

L É A N D R E.

L'offre est trop agréable, pour ne pas l'accepter; & pour peu que D. Père y consente.....

D. P È D R E.

Ah, de tout mon cœur; allez, Monsieur, allez en porter vous-même la nouvelle à ma sœur. Quel mystère ~~va~~ ce que ceci? Sur quoi donc enfin fondez-vous de si étranges soupçons?

D. FERNAND.

Air : *Je ne suis que sa suivante.*

Sur le témoignage constant
De cette robe, qui m'apprend
Ce que l'ardeur, qui me dévore;
Voudroit que j'ignorasse encore.

LAZARILLE, à D. Père.

Entendez-vous quelque chose à tout cela?

D. PÈDRE.

Pas plus que toi.

D. FERNAND.

Vous aurez peut-être oui parler d'un certain fameux D. Balivernos?

D. PÈDRE.

D. Balivernos! non.

D. FERNAND.

C'est un homme extraordinaire, qui, par un secret furnaturel, a su broder une robe, de façon qu'il n'y a que les frères & que les maris, dont les sœurs & les femmes soient sages, qui voient cette broderie. Elle est invisible pour tout autre. Vous avez une sœur aussi bien que moi; cette robe me paroît noire & toute unie, aussi bien qu'à vous: concluez.

LAZARILLE.

Je conclus à des cornes. Je suis bête! Je suis fanglé!. ah la masque! attends! attends! je te....

D. PÈDRE.

Air : *Menuet de M. Granval.*

Calme le courroux qui t'enflamme;

LAZARILLE.

Comme vous en parlez, Seigneur?

O 6

Il s'agit , pour moi , d'une femme ;
Mais , pour vous , ce n'est qu'une sœur.

D. P È D R E.

Demeure , te dis-je. (à D. Fernand) Quoi !
vous êtes assez bons , pour croire qu'il y a
sur cette robe une broderie que nous ne
voyons pas ?

L A Z A R I E L L E.

Pourquoi non , Monsieur ? cette broderie
là , quoiqu'invisible , pourroit fort bien être
réelle.

Air : *Je ne suis né ni Roi , ni Prince.*

Semblable à ces cornes honnêtes ,
Qui s'élevent sur tant de têtes ,
Grandes comme des échalas ;
Sont-elles plus en évidence ?
Et parce qu'on ne les voit pas ,
Doute-t-on de leur existence ?

D. F E R N A N D.

Et qui vous diroit que Pierrot , dont la
femme est vertueuse , & cinq ou six frères
plus heureux que nous , viennent de voir
cette broderie , invisible à nous seuls ? Que
diriez-vous ?

D. P È D R E.

Qu'ils étoient sans doute instruits du secret
de la robe , & qu'ils n'ont pas voulu avouer
tout haut , ce qu'ils craignoient qui ne les
deshonorât.

SCÈNE XI.

D. FERNAND, D. PÈDRE, LAZARILLE;
OLIVETTE, GUZMAN.

OLIVETTE.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

AL'aide ! à l'aide ! à l'aide !
Le Diable le possède,
De me rouer ainsi de coups !
Peste soit du maudit jaloux !

G U Z M A N, *entrant, un bâton à la main.*

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Me donner un pareil soufflet !
Tenez-la bien que je l'affomme !

OLIVETTE, *se cachant derrière D. Pèdre.*

Messieurs, sauvez-moi, s'il vous plaît,
Des brutalités de cet homme.

D. P È D R E.

Tu n'es qu'un brutal, en effet ;
Voyons, qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

G U Z M A N.

Elle m'a fait....

Elle m'a fait....

Je sâh bien ce qu'elle m'a fait.

D. FERNAND.

Air : *Lanturelu.*

Je prétens, sans rire,
Que tu parles net;
Vite.

G U Z M A N.

Ah! quel martyr!
La chienne m'a fait....
Puisqu'il faut le dire....
La chienne m'a fait cocu....

D. PÈDRE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

O L I V E T T E.

Air : *Vraiment, ma Commère.*
En es-tu bien averti?

G U Z M A N.

Vraiment, ma commère, oui.

D. FERNAND.

Tu vois donc ma robe noire.

G U Z M A N.

Vraiment, mon compère, voire;
Vraiment, mon compère, oui.

D. FERNAND.

Air : *A la façon de Barbari.*

Comment donc en si peu de temps
Cela s'est-il pu faire?
Mon ami tout-à-l'heure aux gens

Vous disiez le contraire.
Vous nous en vantiez la façon ;

G U Z M A N.

La faridondaine , la faridondon.

D. F E R N A N D.

Ton œil en étoit ébloui...

G U Z M A N.

Biribi.

A la façon de barbari ,
Mon ami.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Tout ça n'étoit que des fables !
J'ai vu la robe d'abord ,
Plus noire que tous les Diables ;
Comme je la vois encor.

D. F E R N A N D.

Air : *Que Dieu benisse la besogne !*

Et pourquoi donc me faisois-tu
Le faux rapport qui m'a perdu ?

G U Z M A N.

Oh ! demandez-le à mes semblables !
Tous vilains cas sont reniables.

D. P È D R E , à D. Fernand.

Que vous ai-je dit ?

O L I V E T T E , montrant les poings.

Par la jarnidienne ! si j'avois la force , com-
me j'ai le courage....

D. PÈDRE.

Patience , m'Amie. (à Guzman) Et n'as-tu pas parlé de la robe à quelqu'un ?

G U Z M A N.

A qui a voulu m'entendre. J'étois bien aise ; moi , que mes voisins eussent part au gâteau.

D. PÈDRE, à D. Fernand.

Air : *Des fraises.*

Commencez-vous donc , Seigneur ;
Maintenant à comprendre,
Que la robe est une erreur,
Et votre homme un imposteur ?

O L I V E T T E.

A pendre ! à pendre ! à pendre.

S C È N E XII.

D. FERNAND, D. PÈDRE, ELVIRE,
ISABELLE, LÉANDRE, GUZMAN,
OLIVETTE.

D. FERNAND, *tout ému à Léandre.*

Seigneur Léandre, dites-moi , avez-vous une sœur ?

L É A N D R E.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

D. FERNAND.

Répondez, de grace ; avez-vous une sœur ?

L É A N D R E.

Oui. Ma mère, depuis dix ans que j'étois
fils unique, s'est avisée de m'en donner une,
il y a cinq ou six mois, qui est en nourrice.

G U Z M A N.

En nourrice! Ah, pardi! peut-être que
celle-là sera pucelle.

D. F E R N A N D, *plus ému.*

Et comment trouvez-vous ma robe?

L É A N D R E.

Quelles questions sont-ce là?

D. F E R N A N D.

J'ai de fortes raisons pour vous les faire.
De quelle couleur voyez-vous ma robe?

L É A N D R E, *d'un air étonné & naïf.*

Noire.

D. F E R N A N D, *avec un geste de désespoir.*

Noire! Ah, je suis trompé!

G U Z M A N, *avec un transport de joie.*

Et moi aussi!

D. F E R N A N D.

Je suis trahi!

G U Z M A N.

Et moi, non! Touche-là, Olivette; sans
rancune!

D. F E R N A N D, *à D. Père.*

Pardonnez-moi, mon cher D. Père, en

faveur d'Elvire , l'offense que j'ai pu vous
faire en tout ceci. (*à Isabelle*)

Air : Le Seigneur Turc a raison.

Je me suis bien attiré

La douleur mortelle

Dont je me sens déchiré ;

J'ai pu vous croire infidelle ;

Je porte , au fond des déserts ,

Mes pleurs , ma honte & mes fers.

Adieu , chère Isabelle !

(*il s'en va*).

S C È N E XIII.

D. PÈDRE, LÉANDRE, ELVIRE, ISABELLE,
OLIVETTE, GUZMAN.

G U Z M A N , sur le ton des derniers vers.

ET moi , ma poulette , & moi ,
Nud-pieds pour l'amour de toi ,
J'irois aux Dardanelles.

O L I V E T T E

Air : Je n'saurois.

Tu mériterois , infâme ,
Que tes soupçons fussent vrais ;
Sans encourir aucun blâme ,
Je pourrois maintenant mais
Je n'saurois

Je suis trop honnête femme,
J'en mourrois.

D. PÈDRE, *à la compagnie.*

Oh ça, tout ceci vous passe, Je vais...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Non. Je viens de les mettre au fait. Et puisque mon alliance ne vous déplaît pas, excusez un Amant, qui n'a fait, dans son désespoir, que se prêter à ce qu'on faisoit pour lui. D. Balivernos est mon valet.....

SCÈNE XIV.

TOUS LES ACTEURS *de la Scène précédente.*

ARLEQUIN *poursuivi, & bâtonné par une troupe de femmes.*

UNE FEMME.

Air : Déroutillons, déroutillons, ma Commère.

Vergetons, vergetons, ma commère,
Vergetons, vergetons ses habits.

UNE AUTRE FEMME.

Avec sa robe il avoit mis. . . .

TOUTES ENSEMBLE.

Vergetons, vergetons ses habits.

SCÈNE XV & dernière.

D. PÈDRE, D. FERNAND, LÉANDRE, ISABELLE, ELVIRE, OLIVETTE, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *faisant une profonde révérence à la compagnie.*

L É A N D R E

QUE veut dire cela? Arlequin.

A R L E Q U I N.

Ce sont des députés du beau Sexe, qui m'envoie faire le petit remerciement que vous venez de voir. (*Il declame en vers*).

La robe qu'à Creüse offrit jamais Médée ;
Causa moins de fracas, dans Corinthe embrasée ;
Que ma robe indiscrette en alloit faire ici.
Des femmes, en fureur, j'étois à la merci ;
En j'en voyois sur moi déjà fondre une armée,
Quand peu jaloux du sort du malheureux Orphée,

Air : Quand Iris prend plaisir à boire.

J'ai calmé leur inquiétude,
En avouant ma turpitude,
Et que le prodige étoit faux.
Après avoir bien ri de l'imposture ;
Des coups de bâton sur le dos

Du pauvre Dom Balivernos,
Ont terminé (*bis*) son aventure.

O L I V E T T E.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*
Le mien, double traître,
Souffre de cela.

G U Z M A N.

Vous deviez bien mettre
Chez nous le hola.

A R L E Q U I N.

Bon, bon! que fait-on, mon ami; peut-être que dans le fonds,

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça?

O L I V E T T E.

Taisez-vous Dom Balivernos: ou je pourrois bien être une Députée du beau Sexe, pour vous faire encore un remerciement.

(*L'on entend un grand bruit d'instrumens.*)

D. P È D R E.

C'est le divertissement que je m'étois chargé de tenir prêt. Il n'en est pas moins de saison; & rien ne nous empêche d'en profiter.

ENTRÉE de quatre nations différentes; un François, un Espagnol, un Turc, un Suisse avec une Femme de chaque nation.

U N E F R A N Ç O I S E chante.

La jalousie
Est une frénésie,
Dont l'amour peut aimer l'éclat.

Mais dans les nœuds d'hymen, elle est insup-
portable ;

Ce qui rend l'amant délicat,
Fait le mari déraisonnable.

(*La danse reprend*).

VAUDEVILLE.

PAuvre Mari , l'astre malin
Influera , s'il veut , sur ta tête ;
Toute ta vigilance en vain
Voudroit conjurer la tempête :
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

(*Le Chœur répète*).

Une femme est prompte à former
Le plan d'une douce vengeance :
Plus elle a donc de quoi charmer ,
Plus on lui doit de confiance.
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

(*Le Chœur répète*).

L'Espagnol près de sa Moitié ,
Entretient une Sœur. Écoute ;
Qu'en arrive-t-il ? Sans pitié ,
On lui donne ce qu'il redoute ;
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

(*Le Chœur répète*).

Les Suisses , près de leurs flacons ;

Sur ce point-là , rarement gronde ;
Delà vient que , dans leurs cantons ,
Moins qu'ici les cornes abondent.
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

(*Le Chœur répète*).

Au fond du ferrail d'un Sultan
La jalousie est en retraite ;
Delà vient que sur son turban ,
L'on voit une si belle aigrette.
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

(*Le Chœur répète*).

Visitez , Maris ombrageux ,
La France , le pays des modes ;
Loin d'y voir des Maris fâcheux ,
Vous en trouverez des commodes ;
Le plus sûr est de filer doux ,
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

Le Chœur répète.

ARLEQUIN , *au Parterre*.

Messieurs , s'il faut que par malheur ;
Ceci ne vous amuse guères ;
Sait-on qui rira de bon cœur ?
Les Italiens nos confreres.
Mais si vous accourez chez nous ;
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

Le Chœur répète.

F I N.